



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Costume de mariée. Coiffure Cimodocée, exécutée par M. Croisat, professeur, rue de l'Odéon, n. 31. Robe en mousseline brodée.

MODES.

ETOFFES. — C'est extravagant! — c'est horrible! — c'est ridicule! — c'est parfait! — c'est distingué! — c'est original! Voilà les mots qui s'échappent par milliers du milieu de tous ces groupes de jeunes femmes qui, depuis quelques jours, s'arrêtent à tous momens devant les magasins d'étoffes où se déploient les nouveautés du printemps. En effet, rien de plus hardi, de plus frappant que les dessins imprimés sur les percales, les mousselines, les foulards que nous devons porter cet été. On fait des dessins immenses, bariolés de toute espèce de nuances; des bouquets d'une telle dimension, que

deux ou trois au plus rempliraient la hauteur du jupon. On voit des mousselines à très-larges raies, ayant des dessins sur les lignes blanches; d'autres, fonds de couleur, noir, jaune, lilas, et sur lesquels s'entremêlent en *fouillis* de grosses roses, des pavots, des tulipes avec toutes leurs couleurs vives, saccadées, étonnées d'apparaître sous un même feuillage. Beaucoup d'étoffes ressemblent aux anciens *camâteux* dont on trouve encore des débris dans de vieilles maisons de campagne. Les Anglais seront surpris de nous voir porter dans nos fraîches toilettes d'été absolument les mêmes dessins qui se trouvent sur leurs rideaux de *damasked marine*, ou bien nos grotesques Bretonnes resteront la bouche béante d'admiration de-

vant les rosaces et les guirlandes imitées des courtes-pointes, ornement des lits de leurs vieux manoirs. Enfin, telle est la *mode*; et nous devons le dire, et nous devons le prôner, et nous devons exciter à l'adopter et à la trouver merveilleuse, puisque telle est notre mission dans ce monde.

Après de ces étoffes bizarres se trouvent toutefois des genres plus modestes, plus convenables peut-être à la multitude. Ce sont de petits dessins turcs sur fond noir ou blanc. Des semés de petits bouquets, des réseaux de petits branchages ou des fleurs de fantaisie entremêlés.

Beaucoup de mousselines fonds bruns sont couvertes de fleurs roses ou bleues avec beaucoup de feuillage vert.—On voit aussi dans ce même genre des mousselines fond noir ou couleur bois, semées de fleurs, semblables à des anémones de toutes les nuances.

Beaucoup de mousselines de laine, de dessins appartenant tout-à-fait à cette année, attestent que ce tissu doit être encore beaucoup porté.

Les foulards seront toujours en majorité pour les plus jolies toilettes. Ils se font aussi à très-grands dessins.

Les soies écossaises sont encore une soie *exhumée* parmi les modes répudiées depuis quelques années. Celles que l'on voit aujourd'hui sont d'un style charmant et destinées à reprendre la vogue par la célébrité des magasins Sainte-Anne où elles ont apparu depuis peu.

CHAPEAUX. — Tous les chapeaux, quelle part qu'on les aperçoive, sont décidément plus grands cette année. Les passes relèvent sur le front, descendent très-bas sur les joues, et se rejoignent pour ainsi dire sur le menton. La forme un peu élevée par derrière est plus basse sur le devant. Les fleurs et les nœuds se portent moitié sur la passe, moitié sur le devant de la forme.

— Nous avons vu de petites capotes en satin blanc ornées d'un simple nœud de gaze sur le côté de la forme; mais en

dessous de la passe qui se trouvait arrondie et un peu évasée, étaient deux petits bouquets de roses en place des nœuds de rubans, et qui se mêlaient dans les boucles de cheveux. Ce genre est jeune et gracieux aux jolies figures.

— Le satin forme la plus grande quantité des chapeaux d'aujourd'hui. On voit surtout beaucoup de chapeaux en satin rose, avec deux plumes roses ou un bouquet de fleurs blanches.

— Les demi-voiles en blonde, ouvragés aux bords des chapeaux, sont très-rare; mais en revanche, beaucoup de voiles unis n'ont qu'une très-petite bordure tout autour, quelques-uns même n'ont qu'un large ourlet.

— Les modistes s'approvisionnent de paille de riz en quantité, ce qui ne laisse pas en doute la vogue que ce genre de chapeaux aura dans les modes de Long-champs.

ROBES. — Il n'est point de changements remarquables dans la coupe des robes. C'est toujours une profusion de plis dans les jupons et des manches très-larges. On paraît disposé à faire des pélerines un peu moins grandes que l'année dernière. Sur des robes en fantaisie et en gros d'été, nous avons vu beaucoup de pélerines formant fichu par devant et par derrière, et retenues dans la ceinture.

— Les robes ouvertes par devant le jupon se porteront cet été peut-être avec autant de succès que nous l'avons vu aux robes d'hiver. On brode et on confectionne force redingotes en mousseline des Indes brodée ou unie, garnies de dentelles ou d'une broderie, qui se porteront sur des robes de gros de Naples rose, paille ou lilas.

LINGERIE. — Jamais on n'a vu un si grand luxe dans la beauté des mouchoirs de poche. Ils sont maintenant surchargés de broderies et de dentelles, à tel point qu'on peut y employer trois cents francs et plus sans s'en étonner. Les valenciennes qui les garnissent peuvent être de la hau-

teur de deux doigts ; elles doivent surtout être d'une finesse remarquable et froncées tout autour. Quant aux broderies, ce sont de charmans bouquets placés au-dessus d'une haute galerie ou guirlande de broderie, en dessous de laquelle se trouve sept ou huit rangs de *points turcs* qui servent de pied à la dentelle. Les mouchoirs à ourlets sont moins élégans et moins à la mode aujourd'hui.

— Au moment où toutes nos élégantes s'approvisionnent en jolies lingeïries, et échangent leur or contre des points à jour et des fleurs au plumetis jetées sur la batiste et la mousseline des Indes, nous devons leur rappeler les magasins de la *Belle Anglaise*, rue de la Paix, comme réunissant tout ce qui peut se créer de plus gracieux en fait de robes, canezouts, chemisettes, mouchoirs et tous ces riens charmans sur lesquels se prodigue la valencienne et la broderie de Paris, si réputées pour leur perfection. Dans ce même établissement, sont des bonnets négligés en dentelle et en mousseline brodée, qui réunissent tout ce que l'on peut mettre de coquetterie dans des bonnets négligés.

FANTAISIES. — En guise de sautoirs on voit beaucoup de petits colliers en foulards, pliés comme des cravattes et garnis au bord par un petit plissé de rubans de satin verts, cerises ou roses, qui se trouvent ainsi rapprochés du visage et y jettent un reflet assez gracieux.

— Toutes les femmes portent sous leurs chapeaux négligés de petits plissés de blonde ou de tulle, entre lesquels s'intercalent de petits nœuds de rubans roses. Les uns sont formés de petites coques de rubans très-étroits, les autres se prolongent, rapprochés comme une guirlande de coques placées entre les deux rangées de tulle tuyauté. Quelques femmes placent des nœuds roses très-bas sur les joues, et cela sied très-bien.

— On voit aussi de petits nœuds roses, fixés au bout d'une épingle noire, afin de les placer entre les cheveux avec plus

de facilité que s'ils tenaient au bonnet.

MODES D'HOMMES. — La toilette des hommes a subi bien moins de changemens que celle des femmes. Excepté les pantalons de soie unie ou brochée, et les gilets de satin blanc damassés, chamarrés et brodés, il n'y a rien de nouveau. La cravatte est, à volonté, noire ou blanche; mais encore plus souvent noire pour les jeunes gens.

Certains merveilleux portent aussi des claques triangulaires en velours, avec plumes à l'intérieur et large gance en acier ou en or. Jusque-là c'est fort bien, parée que dans la foule le velours ploie et n'est point gênant; mais connaissez-vous rien de plus intempestif dans un raout, dans une presse comme il en existe de onze heures à une heure du matin dans les grands bals, que de rencontrer, soit dans votre poitrine, soit dans votre dos, soit enfin dans vos jambes, les cornes dures et pointues d'un immense claque en feutre. Je le déclare hautement, au nom de toutes les dames, il n'y a qu'un fashionable de contrebande qui puisse porter un pareil chapeau.

Quant au négligé, la toilette des merveilleux devient de plus en plus ridicule d'exagération. Maintenant pour monter à cheval ou faire des visites du matin, il faut un pantalon en casimir gris-perle ou chamois avec une large guirlande, brodée en soie sur les coutures de droite et de gauche. Les gilets en casimir sont également ornés d'un semé de petits bouquets brodés en soie de couleur ou de la même nuance que l'étoffe.

EXTRAIT
DU
VICOMTE DE BEZIERS,

PAR F. SOULIÉ.

LA CHASSE AU LOUP.

(SUITE ET FIN.)

Le chevalier voulut se dégager, mais le pied du vicomte lui pesait comme une enclume sur la poitrine; et les valets, le voyant ainsi livré à la merci de Roger, n'osaient s'avancer pour le secourir. La dame, à cet aspect, poussa vivement son cheval du côté de Roger; mais en le regardant elle s'arrêta, et une subite pâleur lui blanchit le visage. Le vicomte à son tour laissa percer sur ses lèvres un sourire d'indignation et de mépris; et, retirant alors son pied de la gorge du malheureux, il ôta son chaperon et dit à la dame, avec une courtoisie dédaigneuse :

— Ce sont de pareils loups qu'il faut à la louve de Penaultier, je le sais, et ne m'en étonne pas; mais peut-on savoir depuis quand elle les chasse, depuis quand il faut des hommes aux dents de ses chiens.

Puis il ajouta à voix basse et presque intelligible :

— Est-ce le rebut de ses baisers qu'elle leur jette ?

La pâleur d'Etiennelette devint presque affreuse, malgré sa surprenante beauté. Cependant elle contint l'expression de la rage qui l'animait et fit signe à son vidame de se tenir à quelques pas. Puis du haut de son cheval, regardant Roger les paupières à demi closes, faisant glisser ses regards à travers ses longs cils, elle lui jeta un sourire, et, d'une voix qui tremblait doucement, elle lui dit, en paraissant vouloir respecter le mystère de son déguisement.

— Etes-vous si mal appris, mon jeune bourgeois, de ne pas savoir que ce qui

est permis à l'un est défendu à l'autre? si vous m'aviez plus connue, vous en seriez persuadé.

— Ce dont je suis persuadé avant tout, reprit Roger sans faire semblant de comprendre ce que voulait lui rappeler Etiennelette, c'est qu'il n'est permis à personne d'user d'un chrétien comme d'une bête fauve, et, ce que je tiens pour vrai, c'est que le chasseur qui prête son bras et son cheval à ce cruel caprice d'une femme est indigne de la ceinture militaire.

Etiennelette, qui voyait qu'une querelle allait s'engager, se hâta de prévenir la réponse du chevalier, et dit sèchement à Roger :

— Maître bourgeois, si vous allez à Montpellier, priez de ma part la belle Catherine Rebuffe de vous dire s'il y a grande différence entre le jongleur qui se fait loup pour plaire à la dame qu'il aime, et le suzerain de quatre comtés qui se fait manant pour être rebuté par la fille d'un insolent bourgeois.

Ce fut le tour de Roger d'être interdit; il regarda Etiennelette avec colère : elle lui répondit par un regard de mépris. Cependant il se remit, et répliqua à la châtelaine :

— La différence, c'est que l'un sait ce qu'il fait et où il va, tandis que celui-ci est un pauvre fou dont on se sert comme d'un jouet.

— Ils sont aussi fous l'un que l'autre, dit une voix forte à côté de Roger; seulement l'un est fou de la tête et l'autre du cœur, et tous deux sont des jouets de femme.

En se retournant, Etiennelette et Roger aperçurent un homme d'une taille colossale, le visage barbu, le front presque couvert de cheveux noirs et crépus. Il était à pied, et portait comme Roger un long bâton ferré et un énorme couteau. Roger le regarda sans se rappeler l'avoir jamais vu. Etiennelette eut un mouvement de joie en le reconnaissant.

— S'ils sont fous tous deux, répond

Roger en fronçant le sourcil, du moins il y en a un pour qui nul de vous ici n'a les dents assez longues ; et celui-là dit que ce sont des lâches, qui déchirent le faible et qui n'oseraient égratigner le fort.

Le nouveau-venu répondit fièrement :

— Voici un couteau qui a dépecé plus d'une peau qui se croyait plus dure que celle d'un loup.

A ces paroles, Etienne et cet homme échangèrent un regard où tout un marché sembla conclu dans un instant. Le malheureux jongleur, pendant cette discussion, s'était traîné jusqu'aux pieds du vicomte. Il était couvert de morsures et inondé de sang ; il se souleva un peu lorsqu'il fut près du cheval d'Etienne, et, se mettant à genoux, il lui dit d'une voix faible et presque inarticulée :

— Je suis votre loup, n'est-il pas vrai ? je suis votre loup. Oui, sire, répondit-il en se retournant vers Roger, la farouche Etienne dont la vertu sauvage lui a valu ce titre si beau de Louve de Penaultier, cette fière châtelaine m'a dit : Je ne veux pas perdre ce nom que tu aimes, et pourtant je t'aime autant que tu aimes ce nom, deviens mon loup et la louve te récompensera.

Roger jeta un regard de pitié sur le malheureux poète ; puis, s'adressant à la châtelaine, il lui dit amèrement :

— Oh ! je comprends maintenant les paroles de votre vidame : il faut effacer des propos de nos chevaliers le souvenir d'une nuit trop fameuse ; le traitement fait à cet amant doit servir de démenti au traitement fait à un autre. Du sang répandu sur une robe blanche y cachera des taches de vin, et quelques peaux de loup jetées sur un lit en voileront le honteux désordre. N'est-ce pas, Etienne ?

Elle ne comprit que trop cette allusion à une nuit d'orgie ; mais elle n'eut pas la présence d'esprit d'y répondre : l'inconnu s'en chargea, et il ajouta avec un sourire significatif :

— Cela est vrai ; mais le choix est mal fait ; car un peu de sang noble et un habit de manant conviendraient mieux à cet emploi.

— Tu as raison, s'écria la dame de Penaultier, tu as raison.

Cette fois le signe d'intelligence qu'elle échangea avec l'inconnu ne put échapper au vicomte. Il comprit toute la menace renfermée dans les paroles de cet homme, et l'assentiment donné à cette menace. Il regarda autour de lui, et vit qu'il n'était entouré que d'ennemis : cependant il était assuré qu'Etienne n'oserait commander manifestement un meurtre à ses serviteurs, et qu'en se nommant il arrêterait l'obéissance des plus dévoués. Mais à un geste qu'elle fit, tous s'éloignèrent et disparurent dans le chemin par où ils étaient arrivés. Etienne elle-même poussa son cheval vers ce chemin ; mais, se retournant tout-à-coup, elle revint sur ses pas et s'arrêta près de Roger. Le malheureux Vidal était étendu mourant à ses pieds : l'inconnu, à quelques pas, restait immobile, appuyé sur son bâton. La dame de Penaultier regarda un moment Roger : elle semblait se complaire à parcourir ces beaux traits si fiers et si calmes ; on pouvait voir qu'un ressouvenir faisait battre son cœur, enflammait ses joues d'une vive rougeur, et affaissait sous une pensée enivrante le dur éclat de ses yeux ; elle sembla combattre un moment cette pensée ; puis, s'en laissant dominer jusqu'à sentir ses yeux humides, elle tira de son sein une longue tresse et dit à mi-voix à Roger :

— Voici de beaux cheveux coupés sur le seul front qui se soit appuyé sur mon cœur ; ah ! que j'en possède encore une fois autant, et j'en ferai une chaîne qui me liera comme une esclave et une servante !

En disant ces paroles, la voix d'Etienne était faible et suppliante, son corps à demi penché sur son cheval était comme suspendu au-dessus de Roger ;

elle planait, pour ainsi dire, au-dessus de lui, et son regard le dominait et l'embrassait à la fois. Un sourire de Roger, et il semble qu'elle tombait éperdue dans ses bras. Le vicomte recula d'un pas, et, sans lui répondre, il couvrit dédaigneusement sa tête de son chaperon, et lui cacha ces cheveux dont elle tenait une tresse si soigneusement conservée. A ce mouvement, Étiennette se redressa sur son cheval et cria à l'inconnu :

— Perdirol, il m'é faut de ces cheveux, c'est à toi à m'en donner. Voici de quoi les reconnaître !

Et en même tems elle lui jeta la tresse qu'elle avait en ses mains et une lourde bourse.

L'inconnu la saisit, et la faisant sonner, il répondit avec un horrible sourire :

— Si beaux que soient ces cheveux, voici de quoi payer toute la chevelure.

Aussitôt la dame de Penaultier, tournant bride, s'élança dans le chemin par où ses domestiques s'étaient éloignés, et du pied de son cheval elle heurta en passant le malheureux Vidal, qui, ainsi rappelé à lui, trouva la force de murmurer encore :

— Je suis votre loup..., je suis votre loup, n'est-ce pas ?

SALON DE 1834.

LE SALON CARRÉ.

Cette vaste salle est le but auquel aspirent tous nos artistes : c'est la place d'honneur, c'est celle où le public est habitué à trouver les productions capitales, les morceaux des maîtres, il y court d'abord : faisons comme lui. D'ailleurs c'est là, en effet, que les écoles, les systèmes ont leurs représentants les plus directs, les plus en réputation.

Dès les premiers pas vous êtes arrêté par le tableau de M. Delaroche, *la mort de Jeanne Gray*, de cette jeune femme si intéressante, qu'à dix-sept ans on envoya à l'échafaud. Le moment choisi par le peintre est celui où, les yeux couverts du fatal bandeau, la pauvre Jeanne cherche d'une main déjà glacée par l'agonie, le billot sur lequel elle doit placer sa tête. Le bourreau l'attend. Ses femmes se sont évanouies, et elle est soutenue par un digne vieillard. Rien de plus simple, rien de plus dramatique que cette composition.

Un peu plus loin est le *Saint Symphorien* de M. Ingres. L'arrivée de ce tableau a excité d'incroyables discussions. Suivant les uns, il est admirable ; suivant les autres, détestable. Le fait est qu'il renferme de magnifiques détails, des beautés d'un ordre supérieur à côté de défauts qui ne sont que le résultat du système exagéré de l'auteur de compter la couleur pour peu de chose, le dessin pour tout. Malgré cette diversité d'opinions, le tableau de M. Ingres est l'œuvre d'un grand peintre.

MM. Granet et Decamps obtiennent un succès bien plus complet, le premier surtout, qui a représenté avec un bonheur extrême les derniers momens du Poussin dans son atelier. Les effets de lumière sont d'une vérité admirable. M. Decamps, rival des anciens peintres de batailles, a mis en présence les légions de Marius et l'innombrable armée des Cimbres qui fut écrasée dans les environs d'Autun. On ne saurait se faire une idée de ce choc effrayant, rendu de la manière la plus pittoresque.

La plus grande page de l'exposition, c'est *le Dernier jour de Pompéi* d'après le récit de Pline. Il est de M. Bruloff, pensionnaire de l'empereur de Russie. Le vieux philosophe y est représenté soutenu par un groupe. Cet immense tableau contient des parties fort remarquables, mais on le comprend difficilement. La représentation d'une destruction si complète,

de renversement d'édifices, du sol déchiré dans tous les sens, est d'une immense difficulté, mais saisit peu la masse. M. Bruloff, pour éclairer les personnages, a imaginé un éclair blafard, qui jette une lueur bizarre sur tout l'ensemble. Son tableau peut être d'un grand prix, mais ce ne sera sans doute qu'aux yeux des amateurs.

M. Heim a rappelé un des grands événemens qui suivirent la révolution de juillet. La chambre des députés porte au roi l'acte qui lui défère la couronne. Ce tableau, d'une exécution ferme et brillante, est surtout précieux par le nombre considérable de personnages historiques dont il offre les portraits. Ils sont tous de la plus complète ressemblance.

Parmi les tableaux de moindre dimension nous citerons l'épisode touchante de M. Beaume, les derniers momens de la grande Dauphine, belle-fille de Louis XIV. Le peintre a su jeter un charme indéfinissable sur cette scène pénible. La figure de la mourante, qui embrasse l'enfant dont la naissance lui coûte la vie, est empreinte de résignation et de mélancolie. Les jeunes princes agenouillés à ses pieds sont délicieux. La seule figure du roi est d'un calme qui me paraît peu vraisemblable dans un si cruel moment. M. Bellangé, qui a déjà consacré ses pinceaux à nos exploits militaires, a rappelé la prise de la lunette Saint-Laurent, dans la nuit du 14 décembre 1832. Cette scène, pleine de mouvement, est éclairée par un pot-à-feu supposé lancé de la citadelle : elle est à effet ; il y a de la vie dans cette masse de soldats se précipitant sur la garnison hollandaise.

La *Visite de la reine à l'Hôtel-Dieu*, après les journées de juillet, de M. Caminade, est un ouvrage curieux, parce qu'il offre des portraits ressemblans. Les personnages sont placés dans des situations intéressantes. Le *Départ pour la ville*, de M. Destouches, est un sujet aussi simple que touchant. C'est une jeune paysanne qui s'éloigne de sa chaumière pour aller servir à la ville. Son vieux père la

bénit ; sa vieille mère, ses frères, ses sœurs, l'entourent en versant des larmes. Il y a là d'heureuses réminiscences de la candeur naïve de Greuze.

La *Pêche du maquereau*, de M. Garne-ray, est une production pleine de vie et de mouvement ; la mer est vraie, les pêcheurs ont d'excellentes figures.

Une scène qui également attire l'attention parce qu'elle est d'un intérêt plus général, c'est celle des petits voleurs de bois arrêtés par un garde-chasse. Il y a dans cette nouvelle production de l'auteur des *Enfans surpris par un loup*, et de tant d'autres qui jouissent d'une vogue prononcée, une figure de petit garçon remplie de résolution, et qui est touchée avec infiniment de bonheur.

La *Vue de Venise* au moment du départ pour la fête du Lido fait honneur au pinceau de M. Gudín. L'ensemble en est chaud, animé. Des barques chargées d'hommes, de femmes, en costumes de fête, jouant des instrumens, buvant à leur santé, sillonnent le golfe dans tous les sens.

Le sujet déjà si connu de la *Bénédiction de Jacob* n'a pas heureusement inspiré M. Latil, qui cependant a dû consacrer beaucoup de tems à ses études. Son tableau est dans les grandes dimensions ; mais tous les personnages ont l'air de rire de l'erreur d'Isaac : c'est un contre-sens complet. M. Navez ne m'a pas paru plus heureux que M. Latil dans le choix de son tableau d'*Athalie*. C'est l'éternelle scène de l'interrogatoire de Joad, déjà tant de fois reproduite, et qui a trop l'air aujourd'hui d'un souvenir de scène de tragédie.

M. Scheffer a été bien plus heureux dans son tableau d'*Eberhard de Wirtemberg* dit le *Larmoyeur*. C'est un vieillard qui veille sur le corps de son fils tué pendant la bataille qu'il vient de gagner. On se réjouit dans le camp, et lui pleure sur ses espérances déçues : cette opposition est admirablement rendue.

Dans son *Combat de l'Hôtel-de-Ville* au

28 juillet 1830, M. Schnetz a eu soin de ne mettre en présence des Français que des soldats suisses. C'est là une preuve de tact dont on lui sait gré. Ce souvenir d'une journée si terrible est traité presque toujours avec talent et vigueur.

La Vue intérieure du cabinet d'un amateur d'antiquités, par M. Isabey, est un morceau curieux, grâce surtout aux détails. M. Alfred Johannot, qui nous a donné déjà tant de compositions charmantes; qui a reproduit plusieurs événements historiques avec succès, a rappelé un épisode intéressant de la vie de François I^{er}, alors que ce prince était prisonnier de Charles-Quint. Les personnages sont vraiment parlans. M. Tony Johannot nous a donné les *Derniers Momens de Duguesclin*. Il y a une noble simplicité dans le souvenir de cette mort, qui fut si fatale à la monarchie française.

M. Jollivet a, dans le même salon, deux de ses productions les plus importantes, *Philippe II mourant au palais de l'Escorial*, et une *Guérilla*. Cette dernière est un tableau de chevalet. Il y a de belles parties dans le Philippe II. La tête du mourant est noble et sévère. A côté de ce tableau se place naturellement celui de M. Monvoisin, *Jeanne la Folle*. Ce jeune peintre s'est recommandé tout de suite à l'attention par cette production d'un grand effet. Philippe vient de mourir, Charles-Quint enfant est à son chevet, le visage calme, indifférent, en présence de ce grand événement! La tête de Jeanne est fort belle, et toute l'attitude de son corps exprime bien l'affaissement et une douleur poignante.

Nous ne saurions oublier parmi les productions que renferme encore ce riche sa-

lon le *portrait du mécanicien Jacquart*, par M. Bonnefond de Lyon; ceux de LL. AA. RR. *Madame Adélaïde et du prince de Joinville*, par M. Court; celui du *maréchal Soult* par M. Rouillard; une *Vue de la cathédrale de Sainte-Eulalie, de Barcelone*, par M. Dauzats; deux moines par M. Etex, *le Philosophe et le Religieux*, études consciencieuses et sévères, et leur pendant *Jacques Clément et son prieur*, par M. Ronjon; une *Procession de la Ligue*, par M. Robert Fleury, tableau fécond en détails heureux. Le fanatisme des principaux personnages, l'hypocrisie de bon nombre d'autres, la misère de quelques malheureux, l'air de jubilation de plus d'un moine chargé grotesquement d'armures pesantes, tout cela est représenté avec infiniment de bonheur et de vérité.

Bien qu'un peu froid sous certains rapports, M. de Forbin a été peut-être exact dans sa représentation de l'*Eglise souterraine de Saint-Victor à Marseille*, pendant la peste de 1720. Les personnages seuls manquent à cet immense intérieur.

Les intervalles compris entre toutes ces vastes productions sont remplis par une foule de tableaux de petite dimension. Ce sont des paysages, des portraits, des intérieurs, des scènes familiales, des sujets d'imagination. *L'intérieur d'une rade par un clair de lune*, de M. Tanneur, mérite d'être cité en première ligne. Il est peint avec beaucoup de vigueur et de vérité. Quelques effets de lumière en opposition avec la lueur de la lune sont traités avec un talent d'observation fort remarquable.

CH. D'ARÇÉ.

A ce Numéro est jointe la planche 1048.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

20 Mars 1834.

N.º 1048.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Costume de Mariée.

Coeffure Cimodécie. Robe en Mousseline brochée.

Messrs J. & J. Fuller N.º 34, Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid